

Qui choisit la musique qui passe dans le métro ?

Le billet de Thomas Gunzig

Paris, cette ville crispée

laquestioninsolite En réalité, personne ne se cache derrière la figure de « DJ Stib ». En tout cas, pas du côté de la société de transport bruxelloise puisque tout est orchestré par une firme externe qui fournit des playlists, mises à jour en fonction de l'actualité musicale. Tout se fait de manière automatique ou presque : les chansons sont issues des hit-parades internationaux.

Avant 2005, les haut-parleurs des 69 stations du réseau ne diffusaient que de la Muzak (du nom de la société Muzak Inc.). Une musique aseptisée, mieux connue sous le nom de « musique d'ascenseur ». Des mélodies d'une quinzaine de minutes dont l'objectif est de masquer les bruits ambiants.

Le jour où les hits du top 50 ont remplacé cette forme de musique instrumentale a donc constitué une véritable révolution pour les navetteurs. Vu la nature de ce hit-parade, la plupart des chansons qui passent dans le métro sont en anglais, mais aussi en espagnol et en italien. Plus occasionnellement dans les deux langues principales du pays : les chansons francophones sont minoritaires dans le classement international, sans parler des artistes flamands.

Depuis, tout ne s'est pas déroulé modérato. Les ingrédients étaient réunis pour que la guéguerre linguistique mette son nez dans la partition. Au menu, une société publique au cœur de la capitale et un critère de sélection basé sur la langue.

En 2011, la ministre bruxelloise des Transports Brigitte Grauwels a voulu mettre son bémol. Interpellée par des navetteurs flamands qui lui demandaient pourquoi la Stib ne passait pas de chansons en néerlandais, la ministre avait choisi une solution radicale. Celle de ne plus programmer de chansons dans les deux langues officielles de la Région bruxelloise.

La réaction de la clientèle francophone ne s'est pas fait attendre et la ministre s'est rétractée. C'est ce qui explique qu'en ce moment, on peut entendre Stromae, Zaz ou encore Maître Gims. ■

MARINE LEYSEN (st.)



La musique dans le métro ? Un échantillon des hits du top 50. © D. DUCHESNES.



« Je ne sais pas pourquoi je déteste autant aller à Paris. Sans doute parce que d'abord, pour aller à Paris, il faut prendre le Thalys et que je déteste le Thalys. »

© THOMAS GUNZIG.



► Un billet et une photo par jour pendant un mois, c'est le défi que Thomas Gunzig a accepté pour « Le Soir » cet été.

► Aujourd'hui : rien n'est plus joyeux que de sortir un nouveau livre. Mais pour bien le « vendre », il faut se farcir Paris... et le voyage en Thalys.

Sortir un livre, ça a ses bons et ses mauvais côtés. Le bon côté c'est que, si on le sort, ça veut dire qu'on l'a fini. Et avoir fini un livre, c'est la meilleure des choses au monde. Avoir fini un livre, c'est un peu comme si, après plusieurs années d'errance, de marches à pas lent sur des chemins menant rarement à l'endroit où l'on voulait aller, des années d'escalades et chutes, des années avec des cailloux dans les chaussures et des écorchures aux genoux, on finissait par rentrer chez soi. Le bon côté de sortir un livre, c'est que pendant quelques instants, on éprouve l'inégalable sensation de satisfaction que procure l'idée d'avoir fini son travail. C'est une sensation qui pourrait se

rapprocher, dans une certaine mesure, de celle d'avoir terminé la vaisselle et d'avoir même passé un petit coup de propre sur le plan de travail. Le bon côté de sortir un livre c'est que, le temps d'une petite semaine, on est débarrassé du sentiment tenace d'être une sorte d'inutile figurant dans la grande ronde de l'humanité, on a l'impression d'avoir servi à quelque chose.

Bref, le bon côté de sortir un livre, c'est que, comme le ferait à sa façon un verre de bon whisky pendant une heure ou deux avant que l'effet de l'alcool ne se dissipe, on se berce de la douce et légère impression que la vie a un sens. Mais sortir un livre présente aussi un certain nombre de mauvais côtés et le pire des mauvais côtés c'est certainement qu'il faut aller à Paris.

Je ne sais pas pourquoi je déteste autant aller à Paris. Sans doute parce que d'abord, pour aller à Paris, il faut prendre le Thalys et que je déteste le Thalys.

D'abord, je déteste les gares. Ces endroits toujours tristes et toujours froids, ces endroits où chaque pierre grise, où chaque mur lépreux respire la tristesse de la séparation et la menace de la maladie.

Ensuite, je déteste ce train rempli de commerciaux déprimés en route vers des réunions d'entreprise. Dans un silence de mort, tout le monde s'installe, tout le monde sort ce qu'on appelle ici des « laptop » et ça travaille en silence, dans cette horrible odeur de café servi dans des tasses en plastique. A 8 h 30 du matin, une voiture de Thalys, c'est une sorte de concentré désespérant de

ce que nous propose le monde de l'entreprise.

Le trajet est lugubre, dans le cliquetis des touches des ordinateurs et les bruits mouillés de mâchoires mastiquant des viennoiseries industrielles, on traverse une campagne morne, jaunâtre, râpeuse sur laquelle le soleil se lèvera toujours sans aucune conviction, comme si ça le vexait d'éclairer un spectacle aussi triste.

Et puis donc, je n'aime pas Paris. C'est d'ailleurs très difficile de ne pas aimer Paris tant, autour de moi, tout le monde aime Paris. On me vante sa vie culturelle, la beauté de son architecture, la richesse de ses musées et de ses expositions, le nombre de ses boutiques, la qualité de ses petits restaurants. Nom d'un chien, je n'ai jamais rien vu de tout ça et j'ai toujours vécu Paris comme une torture : une ville crispée comme une vieille fille, une ville qui s'enorgueillit de sa mauvaise humeur comme s'il s'agissait d'une marque de caractère, une ville pressée, une ville qui a un avis sur tout et qui le dit en parlant fort. Une ville qui a autre chose à faire que de vous accueillir, une ville clinquante pour laquelle vous n'êtes qu'un moins que rien et qui vous le fait bien sentir.

Mais bon, quand on a sorti un livre, on est bien obligé d'y aller, à Paris parce que, qu'on le veuille ou non, c'est « là que ça se passe ». C'est la « caisse de résonance », c'est le centre des « grands médias prescripteurs », alors on y va en rentrant les épaules et en essayant de donner le change en souriant. « Comment vous est venue l'idée de ce livre ? », « Pourquoi ce titre ? », « Est-ce une cri-

tique de notre société ? » L'honnêteté m'obligerait à répondre à chacune de ces questions par de piteux : « Je ne sais pas. » Mais il faut inventer des réponses, on tricote, on s'emmêle, à la fin on finit par dire des choses qu'on ne pense pas, on se rend compte que c'est idiot. C'est le moment où, en règle générale, il se produit une sorte d'« expérience de sortie du corps » où l'on se voit de l'extérieur, où l'on a pitié de soi comme on aurait pitié d'un rongeur nocturne figé sur la route par la terreur que lui inspirent les phares des voitures.

On nous parle de plan médias, on nous cite des noms de journalistes, de « niveau mise en place », de « volume de commandes ». Les gens sont excités et comme l'excitation est aussi contagieuse qu'un herpès, on s'excite avec eux et l'on se prend à parler à notre tour de plan médias, de mise en place et de volume de commandes.

Et puis, à la fin de la journée, on se retrouve dans le même Thalys, filant à présent vers Bruxelles. L'impression est tenace que Paris n'est pas une ville qu'on quitte mais une ville qu'on fuit. On est en compagnie des mêmes commerciaux encore plus déprimés, encore plus crevés, travaillant sur les mêmes dossiers, sur les mêmes « laptop », buvant le même café, le niveau d'excitation retombe brusquement en faisant un bruit mou, comme un pavé dans de la terre mouillée. D'une journée comme ça reste toujours la même tristesse d'avoir été un menteur tenant mal son rôle dans un spectacle usé.

J'aime pas Paris. Vraiment pas. ■

aujourd'hui

11:02



L'immobilier belge est-il surévalué ?

Posez vos questions à François Matthieu, dès 10 h, ce mercredi, sur lesoir.be/polemiques

SOMMAIRE

Nos séries d'été

- **Aux frontières du conflit syrien.** L'Irak, troisième des cinq volets de notre série. P. 12 & 17
- **La BD.** « Les nombrils, un été trop mortel », par Delaf et Dubuc. P. 13 à 16
- **Le tube de l'été.** « Relax, take it easy », de Mika. P. 12
- **Moi et mon smartphone.** Georges Grün, ancien footballeur et commentateur sportif. P. 12